

BORIS VIAN LA VENGEANCE DU SAMOURAÏ

Boris Vian aurait eu cent ans cette année. Alors que, de son vivant, il n'avait rencontré, au mieux, que des succès d'estime et qu'il est mort dans une indifférence certaine, c'est un créateur reconnu qu'on célèbre aujourd'hui. À n'en pas douter, il s'amuserait de l'importance donnée à cet anniversaire qui a droit au label Commémoration nationale.

Lectures de textes, éditions de biographies, rééditions, colloques universitaires, vinyles et CD, concerts, films, expositions, spectacles divers... rien n'y manque, pas même l'émission d'un timbre-poste. Bien sûr, certaines des manifestations programmées ont dû être annulées ou reportées, pour cause de covid 19 ; mais qu'importe, la centaine d'événements qui avaient été prévus attestent la place prépondérante que Vian occupe aujourd'hui dans le paysage culturel national. Étudiée dans les établissements scolaires, son œuvre hors normes et, donc, hors modes, a été traduite dans une quarantaine de langues, ce qui explique pourquoi il est célébré de Londres à Kiev et de Tokyo à Helsinki. Cette reconnaissance tardive fait écrire à Mathias Malzieu, lui aussi artiste protéiforme (musicien, chanteur, écrivain, cinéaste) que si Boris Vian « a trop souvent été oublié de son vivant (...), son œuvre est en train de le venger, tel un samouraï qui continuerait à se battre tête coupée. »

Peintre, dessinateur, trompettiste, romancier, parolier, chanteur, critique musical, poète, scénariste, acteur, traducteur, il a été tout cela, et plus encore, dans sa courte vie. Rares sont les domaines artistiques où il n'a pas exercé ses talents. Pour comprendre son parcours, il faut faire connaissance avec son cercle familial dont l'influence fut essentielle et, pour ce faire, remonter jusqu'à son enfance et à son adolescence dans un milieu particulièrement créatif. Il est né le 10 mars 1920, à Ville-d'Avray (Villedavret,



comme il l'orthographe dans son journal intime), à l'époque en Seine-et-Oise, dans une famille très aisée. Son père, Paul, vit de ses rentes et sa mère, Yvonne, aime jouer Satie, Debussy et Ravel au piano et à la harpe. Pas étonnant donc que cette passionnée d'art lyrique donne à ses deux aînés des prénoms de héros d'opéra : Boris et Lélío, en référence au *Boris Godounov*, de Moussorgski, et au *Lélío ou le retour à la vie*, de Berlioz. Ils ont pour voisin Jean Rostand, fils d'Edmond et futur académicien. Arrive 1929, le krach boursier et la ruine. La famille Vian se replie dans la maison du gardien et loue la villa aux Menuhin dont le fils, Yehudi, devient un copain de jeu des jeunes Vian quand il ne travaille pas son violon. Paul, grand bricoleur, bâtit une cabane dans le jardin où ses fils organisent des surprises-parties pour leurs amis du quartier dont François Missoffe, futur ministre de De Gaulle. Boris (à la trompette) monte sa première



Boris Vian, sa guitare-lyre
et son chat

formation en 1938, avec ses frères, Léo à l'accordéon et Alain à la batterie.

Entre-temps, alors qu'il a douze ans, des problèmes de santé lui provoquent une grave insuffisance cardiaque. Dès lors, il sait que ses jours sont comptés. Le temps lui « cavale au cul comme une charge de uhlans. » Tout le reste de sa vie, il mènera, en toute lucidité, une course contre la mort, d'où sa boulimie de travail et sa formidable production : romans, pièces de théâtre, nouvelles, recueils de poésie, scénarios de films, piges pour une cinquantaine de revues, paroles de chansons, traductions diverses, livret d'opéra (un seul), etc.

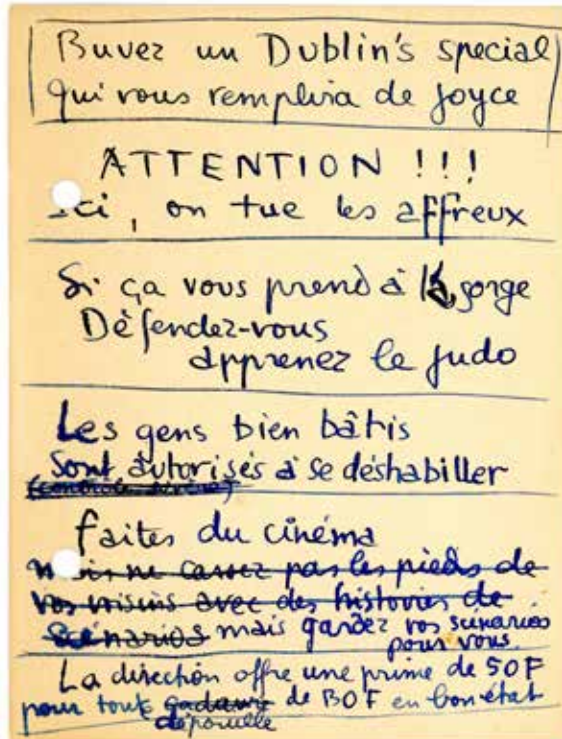
Côté famille, la fantaisie, la loufoquerie, l'imagination débridée créent une atmosphère d'insouciance.

Chez les Vian, on pratique l'humour sans retenue et sous les formes les plus diverses : jeux de mots simplistes ou subtils, parodies de langage administratif et de journalisme pompeux, tournois de cadavres exquis, bouts-rimés, charades ; à n'en pas douter, c'est dans ce terreau que la créativité et l'imagination de Boris ont pris racine.

Après des études au lycée Hoche, à Versailles, il intègre la très sérieuse École centrale où il s'ennuie à suivre des cours « donnés par ces professeurs idiots qui vous



1



2

bourrent le crâne de notions inutiles, compartimentées, stéréotypées », dans des « salles puantes », en compagnie de « cancre masturbés. » En 1942, il en sort ingénieur, non sans avoir rédigé un mémoire technique, *Physicochimie des produits métallurgiques*, qui porte sa marque avec un avant-propos rédigé en alexandrins et en français. Cette brochure de 160 pages peut être considérée comme sa première œuvre. En 1941, il se marie avec Michelle qu'il surnomme Bibi. Il entre à l'Association française de normalisation (Afnor), qu'il quitte, début 1946, pour l'Office professionnel des industries et des commerces du papier et du carton. Un salaire plus élevé et une moindre charge de travail lui permettent, pendant un certain temps, de vivre plus confortablement sa double vie.

- 1 Le cor à gidouille
- 2 Page de carnet autographe

Bureaucrate le jour, il hante, la nuit, les caves de Saint-Germain-des-Prés. Il y joue de la trompinette, une petite trompette facile à transporter, et y retrouve ses amis, Raymond Queneau, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir. Il fait la connaissance du clarinetiste Claude Luter avec lequel il joue au Caveau des Lorientais et au Tabou. Il est « le prince d'un petit royaume dont trois cafés (Lipp, le Flore et les Trois Magots) et une église marquent les frontières », peut-on lire alors. Son nouvel emploi lui laisse le temps d'écrire, entre mars et mai 1947, *L'Écume des jours*, roman dont l'héroïne, Chloé, avec son nénuphar qui lui dévore le poumon, lui ressemble beaucoup. Ce livre, aujourd'hui culte, est, pour Juliette Gréco, « peut-être le plus beau roman d'amour du XX^e siècle », et pour Raymond Queneau, un « des plus bouleversants romans d'amour contemporains ». À sa sortie, il n'a pourtant aucun succès, probablement parce qu'il est en avance sur son temps, estime le père de Zazie. Depuis, il s'en est vendu plus d'un million d'exemplaires et son auteur a atteint la consécration en étant édité dans la prestigieuse Pléiade, en 2010.

Peu après, Jean d'Halluin, un habitué du café de Flore, lui commande un livre de la même veine que le *Tropique du Cancer*. Un scandale comme celui provoqué par l'ouvrage d'Henry Miller, serait, espère-t-il, une belle publicité pour sa toute jeune entreprise, les Éditions du Scorpion. En 18 jours, Boris accouche de *J'irai cracher sur vos tombes*, un pastiche de roman américain (très) noir, (très) violent, avec des scènes (très) chaudes dont il dit qu'elles « préparent au monde de demain et frayent la voie à la vraie révolution ». Jugé pornographique et immoral, le livre est éreinté par la critique, mais il se vend. Toute sa vie d'éternel adolescent, Boris a aimé jongler avec les pseudonymes ; il en a eu plusieurs dizaines, dont Bison ravi (une anagramme) et Dr. Gédéon Molle, pas étonnant donc qu'il ait signé son brûlot du nom de Vernon Sullivan, un soi-disant auteur américain dont il n'était que le traducteur. La mystification tient jusqu'en novembre 1948, quand il vend la mèche : docteur Vian et mister Sullivan ne font qu'un. Le livre est interdit, son adaptation théâtrale est un fiasco, ses autres romans (*L'automne à Pékin*, *Les Fourmis*, *Et on tuera tous les affreux*) ne se vendent pas non plus. Alors qu'il est endetté jusqu'au cou, Michelle, dont il a eu deux enfants, demande le divorce ; il est vrai que chacun vit sa vie de son côté depuis, déjà, un certain temps.

Ne subsistant que grâce à des piges pour plusieurs journaux, dont *Combat*, dirigé par Albert Camus, il est au fond du trou quand, à l'invitation de Gaston Gallimard, il se rend à un cocktail, le 8 juin 1950. Il y fait la connaissance d'une jeune danseuse « à la figure en triangle », originaire de Suisse alémanique, Ursula Kübler. Elle a 21 ans, elle sera sa seconde épouse et mettra, pour lui, sa carrière entre parenthèses. Au début, le couple vit chichement, mais le vent tourne peu à peu. Sa pièce, *Cinémassacre*, jouée par Yves Robert et Rosy Varte à La Rose rouge, est un succès. Il commence aussi une carrière de parolier. « Ils ne veulent pas de mes livres, je vais leur écrire des chansons ! » Il en écrira plus de 500, de *On n'est pas là pour se faire engueuler* à *La Java des bombes atomiques*, du *Tango des joyeux bouchers* à *J'suis snob*.

REDONNEZ LE SOURIRE AUX ENFANTS HOSPITALISÉS, SOUTENEZ LE RIRE MÉDECIN.



Merci pour votre aide.

Sara GIRAUDEAU
Marraine du Rire Médecin depuis 2011



**FAITES UN DON* SUR
LERIREMEDECIN.ORG**

* Votre don bénéficie de la réduction fiscale

**le rire
médecin**

Rire à l'hôpital, c'est vital !



Réunion de pataphysique, en 1953, à Laval (photo de Jean Weber, archive du Collège de pataphysique)

Jacques Canetti, directeur du théâtre des Trois Baudets et grand découvreur de talents, le fait monter sur scène en janvier 1955. Il y chante *Le Déserteur*, écrite en 48 heures, dont il a, chose rare, aussi composé la musique. La chanson est immédiatement boycottée par les radios et refusée par tous les artistes (à l'exception de Mouloudji). Les chanteurs, des deux côtés de l'Atlantique, se bousculeront plus tard pour interpréter cet hymne pacifiste et antimilitariste. Il ne tarde pas à déserteur la scène et laisse le soin à d'autres de chanter son répertoire. Il entre chez Philips où, entre autres, il va réécrire les traductions françaises des chansons de Bertolt Brecht et Kurt Weill.

On retiendra aussi de cette période qu'il a inventé, sous le pseudonyme de Vernon Sinclair, le rock'n'roll hexagonal, en compagnie de deux complices cachés, eux-aussi, derrière des pseudos : Henri Salvador, alias Henry Cording, et Michel Legrand, Mig Bike. Par une après-midi du printemps 1956, en s'amusant comme des potaches facétieux, ils écrivent et composent *Rock and Rollmops*, *Va t'faire cuire un œuf, man*, *Rock hoquet* et *Dis-moi qu'tu m'aimes rock*, les quatre premiers rocks français. Le 21 juin, Henry Cording les enregistre. Trop parodiques, leurs paroles ne disent rien aux ados alors que cette musique leur est destinée. Ils ne trouvent pas leur public et ne seront pas des *tubes*, mot inventé par Bobo, comme l'appelait Salvador, qui n'aimait pas le terme de saucisson, employé jusqu'alors pour désigner un succès. Trois ans plus tard, Boris Vian meurt et disparaît des radars médiatiques.

Il sort de l'oubli en mai 1968. La jeunesse contestataire s'est reconnue dans ce dandy anticonformiste et élégant, cet épicurien singulier qui proclamait « Je ne gagne pas ma vie, je l'ai », « Ce n'est pas la politique de droite ou de gauche qui fera du bien au monde » et qui dénonçait cette société dans laquelle il faut travailler pour vivre alors que l'homme est fait pour créer. Sa pensée, en avance sur son temps mais rattrapée depuis par les faits, le rend plus vivant que jamais.

Pour s'en convaincre, il suffit de se rendre, près de la place Blanche, Cité Véron. Au n°6 bis de ce calme et discret passage, un escalier sentant bon l'encaustique vous mène dans son appartement deux étages et demi plus haut (très important le demi pour cet homme qui ne faisait rien à moitié). Une fois dans son appartement, c'est évident, Boris ne nous a pas quittés, il n'est pas parti, il s'est juste absenté. Tout y est resté quasiment comme il l'a laissé.

Vestale souriante, Nicole Bertolt veille sur les lieux « uniques et simples, où on est bien et on a envie d'être », comme un de ces dragons bienveillants de la mythologie chinoise. Amie et proche collaboratrice d'Ursula (décédée en 2010), mandataire de la cohérie de Boris Vian (l'ensemble des personnes appelées à partager sa succession), elle habite dans ce décor des années 1950, au milieu des objets usuels du couple et des multiples souvenirs de Boris, comme ses cors de chasse qu'il avait baptisés cors à gidouille, sa guitare-lyre, ses centaines de livres et disques, ses photos, ses affiches, etc.



Des lieux de travail qui vous ressemblent.

Que vous ayez besoin d'un bureau individuel, d'un espace collaboratif ou simplement d'un endroit où vous poser entre deux rendez-vous, nous avons la solution adaptée à vos besoins.

Echanger, partager, se mettre en relation avec d'autres professionnels ou travailler en réseau, c'est ce que vous offrent les nouveaux espaces collaboratifs de Regus, leader mondial du coworking.

Contactez-nous pour obtenir un devis pour un de nos 95 sites en France.



Bureaux individuels



Domiciliations



Salles de réunion



Espaces collaboratifs

0800 023 077
regus.fr

RegusTM

En février 1953, les Vian avaient emménagé dans ce bâtiment, un des premiers construits en béton dans la capitale. Pour eux, qui logeaient auparavant dans une chambre de bonne de 8 m², boulevard de Clichy, c'est un changement radical d'existence. Ils peuvent désormais travailler confortablement et recevoir leurs nombreux amis. Boris est si heureux qu'il le raconte dans une nouvelle. Le logement, situé sur le toit d'un petit théâtre, aujourd'hui fermé, fait partie du pâté de maisons du Moulin Rouge et, luxe suprême, il donne sur une terrasse de 500 m² d'où l'on voit l'arrière des ailes du moulin du célèbre cabaret et où cohabitent belles plantes et mauvaises herbes. Il a pour unique voisin son ami Jacques Prévert, arrivé l'année suivante, avec qui il partage ce bel espace. Dès son installation, Boris, qui « sait tout faire de ses dix doigts », n'a de cesse d'aménager les lieux à sa manière, en installant un maximum de choses en hauteur pour



POUR EN SAVOIR PLUS

L'appartement de Boris Vian se visite sur rendez-vous. Envoyer une demande écrite à Nicole Bertolt, 6 B, cité Véron, 75018 Paris

Renseignements sur le centenaire : centenaireborisvian.com

Aux Éditions Fayard, *Correspondances 1932-1959*, près de 500 lettres de et à Boris Vian, sélectionnées par Nicole Bertolt

gagner de la place. « Il a tout fait, des murs préfabriqués au socle du lit », s'étonne Nicole Bertolt. Il s'est même fabriqué un piano. Au début, il travaille dans un bureau-bibliothèque/discothèque/chambre, séparé de la salle à manger par une mince cloison coulissante. Il installe ensuite son cabinet de travail dans une nouvelle pièce qui bénéficie d'une belle lumière l'après-midi et le soir. Il y écrit sur un grand bureau, venu d'Angleterre, dont le plateau accueille, entre autres, un robot (qui fonctionne encore), un pèse-lettre précis « au gramme près », un téléphone en bakélite, un encrier offert par Jean Marais, une petite lampe, une machine à écrire Underwood... Sur ce meuble, il a traduit livres et textes de chanson américains, écrit ses propres œuvres et répondu au courrier de ses admirateurs. Il y a rédigé *Le Déserteur* dont on peut voir un fac-similé. Ce manuscrit, le seul écrit recto verso, est le plus raturé de tous ceux qu'on lui connaît ; chez lui, le premier jet est généralement le bon, ce qui explique son extraordinaire vitesse de création, dix minutes à une heure pouvant lui suffire pour écrire une chanson. Lorsqu'il travaille à son bureau, il s'installe sur un siège improbable, bizarroïde, à l'aspect inconfortable, bricolé à partir d'une chaise pliante, mais avec une assise surélevée pour pouvoir déplier ses longues jambes (il mesure 1,88 m).

Se sachant en sursis, pressé par le temps, il n'a ni le luxe ni le loisir d'avoir des coquetteries et des tics d'auteur ; aussi tous les lieux (bus, trains, gares, notamment Saint-Lazare) lui sont-ils bons pour écrire. Idem pour les instruments d'écriture : il a une préférence pour le stylo plume Parker avec lequel il utilise indifféremment toutes les couleurs d'encre, mais il ne dédaigne ni les crayons à papier, ni les Bic, tout nouveaux à l'époque, avec lesquels il a écrit de nombreuses paroles de chansons.

Bien qu'il ait confié à son grand ami Raymond Queneau « on bosse trop, on est sot », Nicole Bertolt raconte qu'il passait sa vie à travailler sans compter ses heures, ce qui ne l'empêchait pas de faire, de temps à autre, une pause dans son sofa ou dans une petite mezzanine qu'il avait aménagée pour écouter de la musique ou lire. Ne dormant que deux à quatre heures par nuit, il passe de longs moments à son bureau puis sort dans Paris encore endormie, rend visite à des imprimeries de journaux, dont les rotatives le fascinent, puis achète des croissants qu'il va manger tout chauds chez ses copains.

La camarade, chantée par Georges Brassens (les deux poètes s'appréciaient), finit par le rattraper le 23 juin 1959. Elle le fauche dans un cinéma proche des Champs-Élysées, lors de la projection privée de l'adaptation cinématographique de *J'irai cracher sur vos tombes*. À la lecture du générique qui spécifie « d'après le roman de Vernon Sullivan, traduit de l'américain par Boris Vian », il se dresse en s'écriant « Ha, non ! », puis s'effondre inconscient. Transporté à l'hôpital Laennec, il ne se réveillera pas. Sa mort n'ayant pas été banale, son enterrement ne pouvait l'être, ainsi que le raconte Henri Salvador : « Ce jour-là, les fossoyeurs étaient en grève. Avec des copains, on a dû mettre nous-mêmes son cercueil en terre. »

En 1956, le grand Georges, dans un texte figurant au verso de la pochette de l'album *Chansons possibles et impossibles*, écrivait : « Un temps viendra, comme dit l'autre, où les chiens auront besoin de leur queue et tous les publics des chansons de Boris Vian. » Ce temps-là est advenu.

Francis Gouge, photos courtesy of Cohérie Boris Vian ■